FRC.2.10577
Case
FRC
17442

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ASSEMBLÉE ÉLECTORALE

DU DÉPARTEMENT DE PARIS,

Le 5 nivose de l'an 2.me de la République, une et indivisible.

Par DESRUES, Député-Suppléant du Département de Paris, à la Convention Nationale.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Et je crois que par l'institution que je propose, si l'âge d'or n'a pas existé sur la terre, nous pourrions espérer de le faire naître. . . .

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ASSEMBLÉE ÉLECTORALE

DU DÉPARTEMENT DE PARIS.

FRANÇAIS, c'est à vous à donner les premiers exemples ; votre gloire dépend des mouvemens que vous communiquerez à tous les peuples de l'univers.

Déja vous vous êtes rendus célèbres dans l'Europe par une énergie inconnue à tous les siécles qui vous ont précédé. De l'enceinte des murs du Sénat Français, du haut de cette Montagne, contre les rochers de laquelle viendront se briser tous les sceptres usurpés des Despotes, est parti l'éclair dont le feu étincelant a dissipé les ombres dans lesquelles, depuis des siécles, vingt-cinq millions d'hommes marchoient à tâtons, courbés sous le joug de la superstition, de l'ignorance et de l'esclavage. Les Tyrans pâlirent sur leurs trônes ; ils ne purent supporter

le jour qui les fit voir tels qu'ils étoient, couverts du sang des peuples, et assis sur des cadavres amoncelés, victimes de leur ambition, de leur haine et de toutes leurs passions. Près d'eux, le peuple vit les Prêtres, leurs complices, ces éternels ennemis du genre humain, ces monstres formés de tous les vices, se disant, comme les Tyrans leurs maîtres, les Représentans de Dieu. Indigné de l'état honteux dans lequel il se trouvoit, n'écoutant que le sentiment de la vengeance, il détruisit les causes de sa bassesse passée.

Mais si les Français ont la gloire d'avoir rappelé l'homme à sa dignité; s'ils sont les auteurs de la sainte révolution qui doit régénérer l'univers; si, par leur énergie, ils ont plusieurs fois brisé les nouvelles chaînes qui se forgeoient dans l'ombre; si, par un dernier acte de vigueur, ils ont délivré leur Patrie des horreurs des guerres civiles, qui alloient faire du plus beau pays du monde un désert couvert de ruines ensanglantées; si, les premiers, ils ont ouvert les bras et tendu la main de l'amitié pour inviter tous les peuples à faire une famille de frères; enfin si, secouant les préjugés antiques de la superstition, ils ont déchiré le triple

voile qui ombrageoit les traits de la raison, et ont eu le courage d'attaquer de front, dans son obscure caverne, le fanatisme retranché et couvert des armes, si long-temps révérées, par les hommes trompés ; que les Français ne croient cependant pas avoir encore rempli leur tâche. Ils ont détruit la tyrannie, il faut qu'ils affermissent la liberté ; ils ont renversé le temple de la superstition, il faut qu'ils construisent le temple de la raison ; ils ont brisé le dieu de l'erreur et du mensonge, il faut qu'ils donnent l'exemple de leur vénération pour le dieu de vérité, le dieu de la nature ; enfin, ils ont détruit les vices, il faut qu'ils créent des vertus ; et je vais proposer une institution qui doit les faire naître.

Différens novateurs, dans les siècles reculés, profitant de l'état d'ignorance et de barbarie où se trouvoient les hommes, ont fondé des religions sur des dogmes différens. Le fils de Joseph et de Marie, révolté de l'orgueil et de l'hypocrisie des prêtres juifs, osa braver leur morgue ignorante et leur autorité tyrannique ; avec les seules armes de la raison, il combattit avec avantage leurs dogmes absurdes, il attaqua leurs vices, et en prêchant le mépris des richesses,

l'égalité, la fraternité, il eut bientôt des partisans nombreux parmi le peuple ; mais ses succès l'éblouirent, il ne put se défendre de la vanité des chefs de secte, il voulut passer pour faire des miracles ; et trouvant des hommes assez simples pour y croire, il se persuada que tout lui étoit possible ; il se donna pour fils de Dieu, pour Dieu lui-même. Après lui ses sectateurs trouvant leur intérêt à accréditer ses prétentions, les répandirent dans leur pays, et les surchargèrent de toutes les absurdités que leur suggéra leur imagination. Ils n'oublièrent que la morale de leur maître. La crédulité, l'ignorance, l'amour du merveilleux, reçurent et propagèrent dans la suite cet amas de prodiges et d'absurdités, de faits incohérens et invraisemblables, de dogmes ridicules et dangereux ; les ministres de Jésus trouvèrent dans la sottise des hommes un champ fertile qu'ils exploitèrent à leur profit. En prêchant le désintéressement, ils accumulaient des richesses ; en promettant les biens du ciel, ils s'approprioient ceux de la terre ; enfin, en commandant les vertus qu'ils ne pratiquoient pas, ils commirent tous les crimes pour assouvir leurs passions et perpétuer leur règne.

De quelles horreurs les prêtres ne se sont-ils pas rendus coupables? On ne peut ouvrir l'histoire de cette religion, sans voir chaque feuillet teint du sang qu'ils ont fait couler. Chaque page nous présente des victimes amoncelées; et la parcourant pendant son règne de quinze siècles, l'on compte plus de douze millions de victimes de la scélératesse de ses ministres.

Je ne m'étendrai pas sur les forfaits des prêtres; je ne vous peindrai pas ces hommes couverts de sang, entourés de leurs manœuvres criminelles.

Les générations futures auront peine à comprendre comment l'homme a pu rester si long-temps réduit à un tel état d'ignorance, de superstition et d'aveuglement.

La postérité ne pourra croire qu'il ait existé des hommes tellement privés de leurs facultés intellectuelles, qu'ils se persuadoient que d'autres hommes avoient le pouvoir de faire descendre la divinité dans un morceau de pain, souvent pétri par le vice; qu'ils avoient le droit de nous ouvrir et de nous fermer les portes du ciel, et qu'en assouvissant leur ambition, leur soif de l'or et des richesses, ils pouvoient nous réconcilier avec la divinité; enfin, elle rou-

gira de penser que la génération qui l'a précédée ait pu croire que des hommes dégoûtans de vices, encore la bouche impure et les mains toutes sales des ordures du libertinage, tenoient la divinité, et lui donnoient pour tabernacle un corps tout corrompu; non, cet état d'abjection ne pourra être cru.

Enfin, l'aurore de la raison a brillé sur la France, les ténèbres de l'erreur se dissipent à la lumière de la vérité; le Français libre, sorti de l'enfance où le retenoient les préjugés, s'élève à la dignité d'homme; il ose penser par lui-même.

Mais gardera-t-il dans sa virilité les langes dont on a emmailloté son enfance? non. En recouvrant la liberté, l'homme doit briser tous les instrumens de son ancienne et longue servitude.

Si le nom de roi doit être proscrit du sol de la liberté, celui de prêtre doit l'être dans un pays qui a élevé un temple à la raison.

Il n'y a ni alliance ni traité entre la vérité et le mensonge. La vérité ne peut s'établir que sur les débris des chaires pontificales, comme la liberté sur ceux des trônes. Plus de prêtres, plus de rois, ou la liberté sera étouffée dans son berceau, et

les fruits de la révolution empoisonnés par les mains du fanatisme. Irions-nous, au sortir de la fête de la Raison, assister encore aux jongleries des prêtres, et entonner les cantiques de la superstition, en venant de chanter les hymnes de la liberté et de la philosophie ?

Mais en bannissant les prêtres, gardons-nous d'anéantir la religion, c'est-à-dire, le culte de l'Être suprême. Ses prétendus ministres l'avoient défiguré, nous devons, non le détruire, mais l'épurer; si les préjugés sacerdotaux ont été le fléau du genre humain, l'impiété et l'athéisme ne lui seroient pas moins funestes.

Ne vous y trompez pas, sans la croyance de l'Être suprême, sans la certitude de nous survivre pour recevoir le prix de nos bonnes actions, plus de moralité sur la terre, plus de bonheur dans la vie. Le frein salutaire des remords est brisé pour le méchant, la jouissance d'une conscience pure, la douce satisfaction qui accompagne les sacrifices généreux, sont anéanties ; le patriotisme est une duperie, le vil égoïsme le seul principe de notre conduite. Les Scœvola, les Décius, les Régulus, les Curtius, tous les héros qui s'immolèrent pour la patrie, ne

sont plus que des frénétiques ; otez l'idée de la divinité, vous étouffez le germe de toutes les vertus. Les loix humaines pourront bien arrêter les crimes, mais pourront-elles détruire nos vices? Où sera la peine de la perfidie, de l'ingratitude, de la lâcheté. Anitus et Socrate, Nabis et Léonidas, Denis et Timoléon, Néron et Burrhus, Marat et son assassin, Chaslier et ses bourreaux, auroient le même sort. Le néant confondroit les tyrans et leurs victimes, la vertu malheureuse et le vice puissant? Ah ! laissons aux hommes cette idée consolante pour le probe, terrible pour le méchant, qu'un Dieu juste les suit dans leurs actions et dans leurs pensées, cette idée que le scélérat seul voudroit étouffer, mais qui soulève pour l'homme pur le fardeau de ses peines, le dédommage des injustices qu'il éprouve, le soutient dans le malheur, le contient dans la prospérité.

Oui, il faut un Dieu aux hommes, et s'il n'existoit pas, il faudroit l'inventer ; non, le Dieu des théologiens, partial, envieux, haineux, sanguinaire comme eux, mais le Dieu de Socrate et d'Epictète ; c'est à ce Dieu que les Solon, les Charondas, ont rendu hommage dans leurs codes immortels.

Nos Législateurs étoient pénétrés de cette grande vérité, lorsqu'ils consacrèrent à l'Être suprême les principes de la déclaration des droits de l'homme ; c'est sous les auspices de la Divinité qu'ils ont fondé notre Constitution.

L'idée de la Divinité ne peut exister dans l'homme que le crime seul inspire. Rappelez-vous avec quel acharnement les scélérats qui ont trop long-temps souillé de leur présence le Sénat Français, ont combattu cette invocation, que les Représentans vertueux desiroient voir sur la première page du livre sacré où nos descendans, en apprenant à lire, s'instruiront de leurs droits et de leurs devoirs.

Mais cette essence primitive, qui donne le mouvement à toute la nature, dont mon esprit ne peut saisir l'ensemble, et dont l'harmonie générale des êtres me prouve l'existence, peut-elle être représentée par des êtres purement humains ? Non sans doute : aussi la vraie religion n'a-t-elle jamais été connue que de quelques sages.

Gardons-nous de défigurer par des images grossières l'idée sublime de la Divinité ; ne mêlons à nos institutions rien d'indigne d'elle : l'erreur est la source de tous les

fléaux de l'humanité ; il n'en est aucun qui n'ait les plus grands dangers : que l'exemple des siécles qui nous ont précédé, nous serve de leçon ; gardons-nous de personnifier la Divinité, les vertus. Rappelons-nous que d'abord les Chaldéens, puis les Egyptiens, ensuite les Grecs et les Romains élevèrent des temples à toutes les vertus, que par la suite ils s'habituèrent à adorer des vertus purement humaines, et finirent bientôt par honorer les vices comme des divinités.

Instruits par l'expérience, éclairés par la vraie philosophie, brisons toutes les idoles à figures humaines ; craignons que si par la révolution des siècles, qui fait succéder les Nations aux Nations, et les pousse dans le néant les unes après les autres, un nuage venoit à obscurcir le beau jour qui commence à nous éclairer, l'homme d'alors appercevant dans les ténébres une figure isolée de toute action humaine, ne se prosternât devant elle, et ne lui rendît les hommages dus à la Divinité.

Voulez-vous nourrir l'émulation, allumer le feu sacré de l'enthousiasme, gardez-vous d'élever des statues aux grands hommes, elles seroient bientôt prodiguées au crime puissant. Souvenez-vous qu'un Démétrius

en avoit trois cents dans Athènes, qu'on en éleva par milliers aux monstres couronnés qui opprimèrent Rome pendant cinq cents ans ; et ne venons-nous pas de renverser de nos mains ces trophées du crime dans nos places publiques? Une statue ne dit rien à l'esprit, laisse le cœur froid. Les statues conduisirent les Grecs et les Romains à l'idolâtrie. Choisissez donc des honneurs qui supposent des actions vertueuses ; les statues n'en supposent point. Que des inscriptions modestes et simples consacrent dans votre Panthéon les actions et les noms des grands hommes à l'immortalité. C'est dans ces inscriptions que chacun de nous lira ses devoirs ; les enfans y puiseront la piété filiale ; les parens, la tendresse paternelle ; les époux, leurs devoirs et leur attachement réciproque. Tout y prêchera le travail, la générosité, l'amitié ; des exemples sans nombre, bien plus efficaces que les préceptes, enflammeront tous les citoyens du feu du patriotisme ; aucun ne sortira de son sanctuaire sacré qu'avec le desir d'imiter les modèles qu'il aura parcourus, et de mériter d'en servir lui-même à ses descendans par une honorable inscription dans le temple de la vertu et de l'immortalité.

Agrandissons nos idées : je vous l'ai déja dit ; la Révolution Française a fait passer l'espèce humaine à sa virilité, à l'âge de la raison. Plus de figure humaine détachée de l'action qui a rendu célèbre l'homme représenté ; que les Artistes occupent leurs pinceaux à retracer le moment de la vertu qui a mérité à son auteur l'inscription au Panthéon.

Qu'ils peignent Guillaume Tell renversant le casque de dessus la pique du féroce Griesler, et y mettant à la place son bonnet rouge ; que dans un autre tableau on le voie, la flèche à la main, prêt à enlever la pomme sur la tête de son fils ; que l'Artiste me peigne sur la figure de cet homme les divers sentimens qui l'agitent en ce moment terrible ; qu'on y lise l'amour paternel, la crainte de percer son fils, et en même temps l'espoir de se venger sur ses bourreaux présens, avec la seconde flèche qui lui reste.

Qu'ils me peignent Marat à la tribune du Sénat, luttant contre les conjurés qui méditoient sa mort et la perte de la République ; qu'ils transmettent à la postérité le tableau du souterrain où il s'étoit retiré pour se garantir de l'oppression et conserver assez de liberté pour instruire ses concitoyens des complots qui se formoient ;

qu'ils le montrent dans ce moment douloureux où, travaillé par une fièvre ardente qui le minoit, étendu dans son bain et écrivant sur un billot, une Mégère lui enfonça dans le sein le couteau qui lui arracha la vie, et priva les Français d'un véritable ami.

Qu'ils nous montrent Lepelletier, brisant les hochets qui avoient entouré son enfance, oubliant les richesses que ses ancêtres lui avoient laissées, vivre modestement, s'occuper du bonheur du peuple, condamner à mort le Tyran, et traçant dans le silence les bases de l'éducation publique; enfin, que sa mort apprenne à la postérité qu'il a cessé de vivre pour avoir voulu la liberté de son pays.

Qu'ils saisissent le moment où ce guerrier étendu sur la terre, percé d'un coup mortel, disoit à son frère qui lui prodiguoit des secours : « Laisse-moi, le combat n'est » pas fini, vole à ton poste. »

Enfin, que le pinceau me transmette les vertus de Rousseau, sur-tout qu'il me peigne le moment où, sentant la fin de sa carrière arriver, il dit à sa femme : « Ouvre, » ouvre cette croisée, que je voie encore » ces arbres, ces prairies, les beautés de » la nature, ouvrage de la Divinité. »

Mais peindre la Liberté ! mais peindre la Divinité ! c'est le comble du délire de l'ignorance.

A la Liberté, élevons dans chaque Commune une Montagne ; que sur le sommet soient gravés sur la pierre, en lettres ineffaçables, ses préceptes sacrés ; que l'homme pénétré de ses principes, jette ses regards autour de lui ; que la grandeur, que la majesté de la nature élèvent son ame et lui rappellent toute sa dignité.

Mais à la Divinité ! élevons un temple d'une structure simple ; que son enceinte soit spacieuse, qu'il n'ait d'autre voûte que le ciel, et que sur un autel placé dans le milieu, il soit brûlé de l'encens en l'honneur de la Divinité les jours solemnels.

Mais si trop long-temps des hommes corrompus ont outragé la Divinité par des cérémonies ridicules et criminelles, que l'homme pur, l'homme vertueux, l'homme généreux ait seul aujourd'hui le droit de pénétrer dans l'enceinte révérée, et de brûler l'encens en l'honneur du Dieu de la Nature.

Grâce à notre Révolution, à la surveillance active que les circonstances ont commandée, nous avons commencé à appren-

dre à connoître les hommes. Hélas ! combien notre siécle est corrompu, et qu'il faudra de temps pour épurer la société ! que nous sommes loin de cette perfection qui peut seule assurer notre bonheur ! N'en doutons pas, notre félicité prochaine dépend des vertus que nous allons faire naître dans le cœur des Français ; et pour y parvenir promptement, il faut créer des institutions qui forcent l'homme à changer ses vices en vertus, à oublier les richesses, le faste de la grandeur, pour ne plus ambitionner que les qualités perfectionnées de l'homme en société.

Sans doute la tâche est grande, sans doute on doit désespérer de ces êtres avilis qui n'ont plus d'autres sentimens que le vice et ses dégoutans plaisirs ; mais la masse du peuple Français est près d'atteindre au degré desiré, puisqu'il a connu la dignité de l'homme, qu'il a brisé le joug de l'esclavage, écrasé le Dieu de l'erreur et de la superstition, puisqu'enfin il est Républicain.

Mais pour que notre République survive aux siécles qui se préparent, il faut en poser les fondemens sur les vertus de la génération qui croît, et ce sont ces vertus

qu'il faut faire germer et développer dans nos enfans.

L'exemple fait plus sur les hommes que les leçons. Excitons chez eux l'ambition des vertus, et par-là rendons-les dignes de la liberté que nous avons recouvrée.

J'ai dit qu'il n'existoit point de vertus sans moralité, et point de moralité sans l'idée de la Divinité. Je veux par l'institution que je vais vous proposer, conduire tous les Français à ce degré de perfection.

Dans chaque département, qu'un temple soit élevé à la Divinité, que sa structure simple présente un édifice de forme ronde, ouvert de tous côtés par des colonnes qui, seules dans son entour portant le chapiteau, laisseront appercevoir au peuple environnant, un autel de gazon sur lequel seront brûlés de l'encens et des parfums.

Cette cérémonie auguste n'aura lieu que quatre fois par an. Au renouvellement de chaque saison, pour remercier le Dieu de la Nature de l'harmonie par laquelle tout vit, tout croît et se reproduit.

Chaque âge remplira ce devoir religieux aux quatre époques différentes ; l'enfance au printemps, la jeunesse à l'été, l'âge

virile à l'automne, et la vieillesse à l'hiver.

Un mois avant le jour solemnel, tous les citoyens dans l'âge qui doit célébrer la fête, se réuniront chacun dans leur commune respective ; et là, passant dans le creuset épuratoire, on choisira les plus vertueux.

Le jour arrivé, tous ceux qui auront été élus dans chaque commune, revêtus d'un manteau blanc (symbole de la vertu), se rendront, au lever de l'aurore, accompagnés de tous leurs concitoyens, dans un champ vaste près le temple de la Divinité ; là, les élus se prenant tous par la main, se serreront les uns près des autres, et rassemblant ainsi dans un grouppe toutes les vertus sociales, ils se donneront le baiser de la fraternité..... Tableau sacré, tu apprendras au peuple que les vertus seules peuvent véritablement unir les hommes ! Pendant cette scène attendrissante, tous les citoyens présens, couverts d'un bonnet rouge, premier signal qui rappela à la liberté un peuple vertueux, célébreront par des chants d'allégresse, la fraternité, la douce amitié, les vertus sociales, le bonheur pur que fait naître la réunion sincère de tous les hommes.

Continuant de rester ainsi, les bras empassés les uns dans les autres, ils marcheront d'un pas lent vers le temple.

Arrivés au bas des gradins, le peuple s'arrêtera dans un silence respectueux ; les élus seuls monteront aux portiques.... avant d'entrer dans le temple ils rappelleront à leurs concitoyens ce qu'ils doivent

au Dieu de la nature, à l'essence première.

Alors des cantiques religieux retentiront dans les airs en l'honneur de la Divinité ; les hommes que nous aurons reconnus les plus vertueux, pénétreront dans le temple et brûleront sur l'autel de l'encens et des parfums au Dieu de vérité, au principe de toute chose.

Mes frères, voilà mon ame, voilà ma profession de foi : si je me suis égaré, mon erreur me plaît, elle fait mon bonheur depuis que la raison m'a fait penser. Oui, ces idées, dans tous les temps, dans toutes les circonstances de ma vie, m'ont fait couler des jours heureux.

Et je crois que par l'institution que je propose, si l'âge d'or n'a pas existé sur la terre, nous pourrions espérer de le faire naître... Quel est l'homme qui ne mettrait pas toute son ambition à acquérir le droit de dire, j'ai été reconnu le plus vertueux... Je le sais, d'abord l'orgueil conduira à la vertu, mais bientôt l'enfant qui croît, n'ayant sous les yeux que des traits généreux, n'aura plus d'autre ambition que de l'emporter sur les autres par des actions vertueuses, et alors nous pourrons nous persuader que la génération qui nous succédera, réunissant toutes les qualités sociales, transmettra dans son entier aux hommes des siécles qui doivent succéder au nôtre, la sainte Liberté pour laquelle tant de Français ont versé leur sang.